

La Bacheuse, 20 avril 1895.

Mon bon cher ami,

Votre lettre est venue jeter au milieu de notre calme et de l'abandon avec lequel nous nous laissons aller au fil des jours et très-reposant de ces brèves vacances une émotion trop profonde pour que je puisse vous la dissimuler. Elle n'est pas que la nouvelle reçue de vous fut inattendue. Depuis près de deux ans, il était certain que cela arriverait. Et, bien que je sois assez en dehors des petits potins de notre métier, je n'aurais pas échappé à certaines indiscretions me laissant deviner ce que vous m'annoncez définitivement cette fois. Je ne veux pas insister sur ce que la séparation qui va s'imposer, et qui s'est trouvée déjà opérée en fait, par suite du congé où vous entez, a de très-pénible, je dirai même de très-déchirant pour nous: pour moi d'abord qui vous dois tant, du côté du cœur, aussi bien que du côté de l'intelligence et de la volonté par les exemples et les encouragements

qui s'offrent à moi en votre intimité; et aussi par ma jeune femme, qui dès ses premiers pas dans une phase nouvelle de sa vie, avait rencontré chez Madame Tallec non seulement un accueil tout amical et charmant, mais avec cela, les appuis, les conseils, et comme une atmosphère enveloppante d'affection et de sympathie, bref l'idéal de ce qu'une femme a besoin de trouver en d'autres femmes pour compléter l'épanouissement de sa nature dans le meilleur sens du mot. Il nous est dur de penser que voilà toutes ces promesses tout ce rêve d'avenir évanoui! Mais, malgré tout, je suis plus fatigué encore à vous plaindre à l'entrée d'un avenir si nouveau pour vous. Non pas certes que vous ne soyez, plus que qui que ce soit, à la hauteur de la situation qui vous est offerte. Seulement, je ne puis me défendre de l'appréhension que votre tempérament, si généreux, si prompt à se dépenser sans compter, ne se laisse aller trop vite et trop loin sur le théâtre le plus vaste où vous allez désormais vos manœuvres. Au risque de vous paraître impatient et même indiscret, je ne puis m'empêcher de vous conseiller, avant tout, à votre santé et à la limite de vos forces. Soyez avec hardiessement raison de prendre un congé pour tout le reste de cette année.

Mais prenez-le, je vous prie bien complet. C'est à-dire dégagé des soucis et des anciennes pensées qui en diminuaient l'efficacité. Et même après ce congé, une fois la guérison obtenue, il me semble que vous devez limiter de parti-pris votre activité et élève en vous-même des digues sérieuses contre toutes les tentatives de débordement qui vous assailleraient du dehors et du dedans. Tout-à-fait à Paris serez-vous retenu par des influences plus efficaces: ce sera, à côté de beaucoup d'autres, par vous un heureux résultat du changement. Et d'ailleurs, vous savez vous ménager, comme il convient, vous avez là-hors, de quoi bien mieux employer et avec plus d'indépendance, par le succès des causes qui vous sont chères tous les avantages de votre riche nature. Et vos amis de Dijon, qui vous gardent le meilleur de leur souvenir, vous tendent souvent les mains, tout heureux des occasions qui leur permettent de vous revoir.

San moi j'éprouve peu envie de bon l'avenir, surtout quand il nous projette une ombre de tristesse. Je me plais donc plutôt pour l'instant à espérer que l'on vous verra à Dijon, au courant de cet été, tout au moins, aux approches de grandes vacances; et j'en réjouis de passer alors

quelques bons moments avec vous.

Voilà votre lettre comotée de beaucoup ce
que j'ai reçu de plus substantiel
en fait de nouvelles de l'extérieur.
On vit à la Machine fort en dehors
de toute vie universitaire, comme
vous pourriez le croire. Le monde industriel,
que je vois un peu, par suite de nos
ou de passages assez fréquents est
fort différent du nôtre. On y discute
beaucoup moins. Et on s'y laisse la
plus domner par les faits. Avec cela,
les pensées générales y sont tout aussi
vives. Elles y ont cette supériorité
de se réaliser d'une façon continue
et sûre, sans fautes, sans à-coups,
sous la garantie d'une expérience
progressive. Tout me fait, je trouve
cela très-bien. Les mesures légales
sont le plus souvent inutiles en présence
des faits privés qui les ont dérangées.
Je constate que la plupart des
réformateurs, journalistes en tête,
ignorent largement ce qui a été
fait et suscitent trop légèrement des
mouvements d'idées inopportuns ou inutiles.

Le genre d'observations reste le seul
profit de mes vacances. Je n'ai rien
pu le cœur de l'arriver, et je n'ai rien fait.
Dites-le à Madame Isabelle les
pensées les plus affectueuses de ma femme,
vos deux parents me chargent de tous

L'ami qui m'a écrit, dit que vous êtes en France, et qu'il vous envoie ses salutations.

Suisse.

7
11



Monsieur R. Talcilles,
Professeur à la Faculté de droit de Dijon
7. Bond-pont de Plain Talais.

Genève.

